



HAL
open science

Les médiévistes face aux médiévalismes : introduction et conclusion

Martin Aurell, Florian Besson, Justine Breton, Lucie Malbos

► To cite this version:

Martin Aurell, Florian Besson, Justine Breton, Lucie Malbos. Les médiévistes face aux médiévalismes : introduction et conclusion. Martin Aurell; Florian Besson; Justine Breton; Lucie Malbos. Les médiévistes face aux médiévalismes, Presses universitaires de Rennes, pp.7-12, 2023, 978-2-7535-9221-6. 10.4000/books.pur.191566 . halshs-04093199

HAL Id: halshs-04093199

<https://shs.hal.science/halshs-04093199v1>

Submitted on 27 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Martin AURELL (Université de Poitiers – CESCO), Florian BESSON, Justine BRETON
(Université de Reims Champagne-Ardenne), Lucie MALBOS

Le Moyen Âge est vivant. Nos contemporains le ressuscitent continuellement : romans historiques, séries télévisées, bandes dessinées, expositions interactives, fêtes villageoises, propagande politique... Nous autres, médiévistes de métier, devrions-nous mépriser ces reconstructions fictives ? Les regarderions-nous d'un œil à peine condescendant ? Au nom de notre déontologie professionnelle, rejeterions-nous cette réappropriation « populaire », si éloignée de notre analyse méthodique des sources documentaires et du discours de nature scientifique qui en découle ? Nous faut-il dédaigner la libre adaptation à visée artistique, voire, de façon plus gênante, idéologique, par laquelle le tout-venant peut s'inviter dans notre champ d'érudition ?

Chacun des auteurs du présent volume s'est posé ces questions à un moment ou à un autre de sa carrière. Il a été tiraillé entre, d'une part, la rigueur d'une recherche de qualité et, de l'autre, la démesure de l'imagination des romanciers, peintres, metteurs en scène ou politiciens. Il peut d'autant moins ignorer les créations de la littérature ou de l'art ayant le Moyen Âge pour cadre qu'elles ont peut-être éveillé, dans son adolescence, son attrait pour cette période. Depuis au moins le XVI^e siècle, les événements et les mythes médiévaux ont procuré une matière inépuisable à des romanciers ou dramaturges qui l'ont transformée en des œuvres sublimes. Shakespeare, Walter Scott, Ingrid Undset ou les préraphaélites en ont tiré des créations qui continuent de nous toucher. Ne serait-ce que par une saine curiosité sur la réception de ses études, le médiéviste doit se pencher sur l'engouement, tous azimuts, suscité par sa période.

Une dialectique complexe : médiévistique et médiévalisme

Touché par l'esprit des *Annales*, l'historien doit s'interroger sur le présent pour mieux comprendre les hommes et femmes du passé¹. Des plus légitimes, cette démarche donne sens à la fonction sociale de son métier. Se pencher sur la façon dont les non spécialistes perçoivent aujourd'hui le Moyen Âge, en partie grâce à une recherche de type universitaire, ne peut que guider nos investigations futures. Cette réflexion renforcera même la conviction que notre épistémologie ne saurait être confondue avec la création poétique ou artistique. En effet, le « contrat référentiel » que nous passons avec nos auditeurs ou lecteurs — trop souvent nos propres collègues — se distingue du « contrat fictionnel », établi entre un vaste public et le romancier, le scénariste ou l'artiste².

Pour désigner la réappropriation de l'époque médiévale en dehors du milieu académique, les chercheurs ont forgé le mot de « médiévalisme », défini comme la « projection dans le présent d'un ou plusieurs Moyen(s) Âge(s) idéalisés³ ». Le mot peut cependant regrouper au

¹ « Sans se pencher sur le présent, il est impossible de comprendre le passé », BLOCH Marc, *L'Étrange défaite*, éd. Stanley Hoffmann, Paris, Gallimard, 1990 [1946], p. 30 ; « Mais l'érudit qui n'a le goût de regarder autour de lui ni les hommes, ni les choses, ni les événements, il méritera peut-être, comme disait Pirenne, le nom d'un utile antiquaire. Il fera sagement de renoncer à celui d'historien », BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949, p. 14.

² LEJEUNE Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975 ; TODOROV Tzvetan, *Les Genres du discours*, Paris, Seuil, 1978, p. 59 ; BOUJU Emmanuel (dir.), *Littératures sous contrat (Cahiers du Groupe Φ — 2002)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

³ DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *Médiéval et militant : penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015, p. 7.

moins deux autres sens que la seule réception mythifiée du passé. « Médiévalisme » couvre, d'une part, l'étude savante de ces reconstructions et usages⁴. D'autre part, il se réfère parfois au travail académique sur le Moyen Âge⁵ : le mot « médiévalisme » apparaît ainsi plus large qu'« historiographie », réservée au travail des historiens *stricto sensu* à l'exclusion des littéraires, historiens d'art, musicologues ou philosophes étudiant la période. Par souci de clarté, nous avons cependant écarté cette seconde acception pour réserver le terme aux seules productions non académiques relatives à la période médiévale.

Le « médiévalisme » évolue dans une dialectique constante et complexe avec l'érudition à visée scientifique de la « Médiévistique » ou du « Médiévisme ». Ce constat rappelle le spécialiste à la modestie. Il est, en effet, aussi immergé dans son temps que ses contemporains faisant revivre le Moyen Âge en dehors de l'Université, et à ce titre aussi tenté qu'eux par une vision fantasmée de sa période de prédilection. Qu'il le veuille ou pas, le médiéviste est aussi médiévaliste, car la société dans laquelle il évolue lui impose thématiques et questionnements. Il risque donc de projeter, comme tout un chacun, son vécu et ses convictions vers le passé. Au cours des deux derniers siècles, les cas de l'instrumentalisation tirés de sa période sont sans nombre. Aujourd'hui encore l'excès identitaire et l'islamophobie se nourrissent, par exemple, d'une bataille livrée en 732 près du lieu où a été organisé le colloque dont est tiré le présent ouvrage⁶.

À l'extrême opposé de l'échiquier idéologique des chantres de la bataille de Poitiers, l'instrumentalisation du Moyen Âge au profit d'autres combats intervient même dans le milieu académique, logiquement attentif aux grands débats de société. Outre-Atlantique, l'association *Medievalists of Color* (MoC) revendique le « pouvoir de la différence » pour regrouper exclusivement des chercheurs « racisés »⁷. L'antiracisme est évidemment un combat que nous devons tous mener, mais réserver une société savante aux seules communautés ethniques ayant subi une oppression systématique peut surprendre. Cette position s'explique sûrement par le poids du passé esclavagiste aux États-Unis, par leur abolition trop récente de la ségrégation ou par les violences policières dirigées, encore de nos jours, contre les gens de couleur. La position de *Medievalists of Color* prouve, si besoin était, que les chercheurs sont aussi influencés par leur temps que les romanciers, artistes ou politiciens. Elle risque cependant de mettre trop en avant la revendication d'un groupe, aussi juste soit-elle, dans la reconstitution du passé. Or, l'épistémologie historique relève davantage de l'anthropologie culturelle que de la philosophie morale. Elle devrait préférer un certain relativisme éthique au jugement de valeur. L'anachronisme est sa bête noire.

Sortir le médiéviste de sa tour d'ivoire

Si la plupart des questionnements soulevés par les médiévistes proviennent de la société globale, le Moyen Âge éveille un large intérêt en dehors de son milieu intellectuel. Le chantier

⁴ « L'usage [du mot médiévalisme] est quelque peu confus puisqu'il désigne à la fois les usages modernes du Moyen Âge et l'étude de ses usages », CORBELLARI Alain, *Le Moyen Âge à travers les âges*, Neuchâtel, Livreo-Alphil, 2019, p. 8.

⁵ Cette double acception est surtout présente dans les travaux anglo-américains : « Le médiévalisme correspond aux deux versants, créatif et érudit, de la réception du Moyen Âge aux siècles ultérieurs, en particulier aux XIX^e-XXI^e siècles », FERRE Vincent, *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité (XX^e-XXI^e siècles) : histoire, théorie, critique*, Mémoire inédit d'HDR, université de Paris III, 2011, p. 13.

⁶ BLANC William et NAUDIN Christophe, *Charles Martel et la bataille de Poitiers : de l'histoire au mythe identitaire*, Paris, Libertalia, 2015.

⁷ « *Medievalists of Color (MoC) is a professional organization of a diverse group of scholars working across the disciplines in Medieval Studies [...]. As people of color, we share a collective socio-political identity that draws its strength from the varied backgrounds and experiences of its members. We represent the power of difference.* » [medievalistsofcolor.com].

en cours du château de Guédelon, en Puisaye (Bourgogne), est significatif de cet engouement populaire. Profitant d'un bon soutien médiatique, il compte 300 000 visiteurs chaque année. Il est pourtant soumis aux exigences scientifiques d'un comité où siègent des castellologues universitaires de renom. Sur place, des spécialistes veillent à la reconstitution fidèle des techniques des bâtisseurs du XIII^e siècle pour construire une forteresse philippienne, dépourvue donc d'oubliettes ou de pont-levis, mais comportant une tour à chapelle. Une démarche rigoureuse d'archéologie expérimentale recrée ainsi le travail de l'artisan médiéval à partir des vestiges de la fouille, des documents des archives et des enluminures des manuscrits. À Guédelon, elle regroupe même en un seul site tous les corps de métier de l'architecture médiévale⁸. Par sa quête d'objectivité, ce chantier établit de nombreuses passerelles entre l'archéologie universitaire et l'attraction touristique.

La reconstitution intervient aussi dans des fêtes et autres manifestations collectives à thématique médiévale, dont raffolent nos contemporains. Depuis leurs premières mises en scène dans l'Angleterre des années 1960, leur nombre a connu une croissance presque exponentielle. En France, elles étaient 408 en 2003 et 772 en 2016⁹. Beaucoup de ces spectacles prétendent à l'historicité. Ils tentent de prouver l'exactitude de leurs reconstitutions à partir de sources médiévales, en particulier iconographiques. La gestuelle, le vêtement ou l'armement se veulent donc conformes à la période ressuscitée. Quelques spécialistes remarquent toutefois une dérive récente vers la fantasy dans le milieu de la reconstitution au détriment d'une démarche plus historique, philologique ou archéologique. Sans doute regrettent-ils que leur savoir ne soit pas mis à contribution afin de rapprocher le plus possible la manifestation ludique du vécu des médiévaux ? Raison de plus pour qu'ils accompagnent les amateurs plutôt que de les snober.

Les études du médiéviste ne sauraient se limiter au cercle fermé des spécialistes. Loin de tout cénacle, le sens de la recherche en sciences humaines est social. La médiévistique fournit d'efficaces outils d'analyse pour le temps présent. Dès lors, il n'est pas étonnant que, depuis les années 1950, le spécialiste ait recours aux colonnes des quotidiens, aux bandes dessinées¹⁰, aux plateaux de télévision ou aux documentaires cinématographiques pour diffuser ses connaissances. Plus récemment, les progrès de la robotique, de la télématique et de l'électronique mettent à sa portée de nouveaux media, permettant d'atteindre un public encore plus vaste : *tweet*, *podcast*, jeu vidéo... Ces formes brèves, orales ou ludiques d'expression véhiculent de l'érudition, certes adaptée à sa réception par le profane.

Le jeu présente une portée éducative bien connue. Il est souvent associé au Moyen Âge dans l'imaginaire de nos contemporains¹¹. Toutefois, l'appropriation ludique de la période médiévale peut parfois biaiser les résultats de nos études. Le tribut à payer est alors lourd. La méthode scientifique en pâtit, tandis qu'elle sacrifie les nuances et hésitations, les analyses minutieuses des sources ou l'argumentation complexe qui fait sa raison d'être. Dépourvues de notes infrapaginales¹², ces nouvelles formes d'expression de la médiévistique sont aussi nécessaires que frustrantes pour le chercheur.

⁸ BAUD Anne, REVEYRON Nicolas et RENUCCI Florian, *Guédelon : construire aujourd'hui un château du XIII^e siècle*, Paris, Gisserot, 2005 ; MARTIN Maryline et RENUCCI Florian, *La Construction d'un château fort : Guédelon*, Rennes, Ouest-France, 2011 ; GLEYZE Emmanuel, *L'Aventure Guédelon : l'édification d'un château médiéval au XXI^e siècle*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2019.

⁹ BOSTAL Martin, *L'Histoire face à l'histoire vivante : expérimentation, médiation et représentation à travers la pratique de la reconstitution historique du Moyen Âge*, thèse inédite de l'Université de Caen, dir. Luc Bourgeois, 2020, t. 1, p. 155-156.

¹⁰ MARTINE Tristan (dir.), *Le Moyen Âge en bande dessinée*, Paris, Karthala, 2016.

¹¹ ABIKER Séverine, BESSON Anne et PLET-NICOLAS, Florence (dir.), *Le Moyen Âge en jeu*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010.

¹² GRAFTON Anthony, *The Footnote : A Curious History*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1997.

Le médiéviste de profession est, le plus souvent, un enseignant. Transmettre les connaissances, cumulées par la recherche de ses collègues et la sienne propre, lui apparaît comme une seconde nature. Il déteste les chasses-gardées. Il n'est donc pas insensible aux possibilités ludiques, mais aussi éducatives, de l'appropriation du Moyen Âge par la société globale. Pourtant, en dépit de toute sa bonne volonté, il lui est impossible de dépasser la dialectique entre le « savant » et le « populaire ». L'érudit sait étroite la marge de manœuvre entre le snobisme du rejet et la valorisation du travail de recherche. Prendre conscience des enjeux du lien complexe entre la médiévisique et le médiévalisme est au cœur du présent ouvrage.

Moyen Âge et narration

Le Moyen Âge est un réservoir de récits. Aujourd'hui le public est largement familiarisé avec ses histoires. La légende arthurienne fournit, par exemple, des épisodes célèbres aux media populaires. Le prétendant au trône se saisit de façon merveilleuse d'Excalibur fichée dans le perron, là où ses rivaux, bien plus musclés que lui, ont échoué¹³. Blessé à mort, Arthur demande qu'on jette son épée dans un lac d'où jaillit une main qui, après l'avoir brandi plusieurs fois, plonge avec elle ; la foudre et la tempête se déchaînent aussitôt et la nef aux fées amène le roi à Avalon¹⁴. Les deux histoires répondent à des structures narratives anciennes, largement répandues dans l'espace indo-européen. Les sagas norroises décrivent des armes qui, clouées dans l'arbre de la salle du banquet ou dans le mur d'une grotte, rendent invincible le héros qui parvient, seul, à s'en saisir. Georges Dumézil avait repéré une anecdote proche du jet d'Excalibur au lac dans les récits caucasiens se rapportant au peuple mythique des Nartes¹⁵.

Profondément ancrés dans l'imaginaire collectif par l'oralité qui les a préservés pendant des générations, le motif de l'épée du perron et celui de son jet au lac respirent l'archétype, ancré en profondeur dans un imaginaire ancien. Parce qu'elles évoquent les grands mystères de la nature humaine, elles continuent de nous toucher dans des événements et institutions traversant les âges : désignation du chef, racines de son autorité, mort et survie dans l'au-delà, catastrophe météorologique...

De nos jours encore, le motif de l'épée est des plus populaires. Il nourrit notamment la cinématographie, et pas seulement par la reconstitution fidèle des épisodes du perron et de la main du lac¹⁶. Le genre de l'*heroic fantasy*, appelé aussi, de façon fort significative, *sword and sorcery* (« épée et sorcellerie »), s'en est largement emparé. Excalibur dégage une puissante lumière¹⁷, tout comme les sabres laser de *La Guerre des étoiles*. Pour terrasser le terrible basilic, Harry Potter doit porter l'épée jamais vaincue de Gryffondor à l'instar de Beowulf arrachant un glaive de la panoplie de la terrible ogresse qui a pris le dessus dans leur combat¹⁸. Dans *Le*

¹³ ROBERT DE BORON, *Merlin, roman du XIII^e siècle*, éd. Alexandre Micha, Paris-Genève, Droz, 2000 [1979], p. p. 197-291, §52-91. Voir AURELL Martin, *Excalibur, Durendal, Joyeuse : la force de l'épée*, Paris, PUF, 2021, p. 240-249.

¹⁴ *La Mort le roi Artu, roman du XIII^e siècle*, éd. Jean Frappier, Genève, Droz, 1996 [1936], p. 246-250, § 192-193.

¹⁵ *Légendes sur les Nartes*, trad. Georges Dumézil, Paris, Honoré Champion, 1930, p. 69. Voir GRISWARD Joël, « Le motif de l'épée jetée au lac : la mort d'Arthur et la mort de Batradz », *Romania*, n° 90, 1969, p. 289-340 et 473-514.

¹⁶ BRETON Justine, *Le Roi qui fut et qui sera : représentations du pouvoir arthurien sur petit et grand écrans*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

¹⁷ *Quant li rois Artus fu desestordis si traist l'espee du feure qui ieta aussi grant clarté comme se doi chierge i eussent esté alumees et ce fu cele espee qu'il ot prinse el perron*, *L'Estoire de Merlin*, éd. Oskar H. Sommer, Washington, Carnegie institution, 1908, t. 2, p. 94, § 108.

¹⁸ « Le champion des Scyldiens la saisit par la garde, brandit l'épée ouvragée avec fureur et, au péril de sa vie, en frappa un coup plein de colère qui atteignant violemment la bête au cou lui brisa les vertèbres [...]. L'épée

Seigneur des anneaux, les nains souterrains forgent des glaives et autres armes ; il en va de même dans les sagas norroises¹⁹. Première arme de l'histoire, conçue exclusivement, non pas pour la chasse, mais pour l'homicide²⁰, l'épée rayonne de ses motifs littéraires. Son fer aimante bien des anecdotes au cours des âges.

L'histoire médiévale elle-même, ses événements et sa société fournissent d'innombrables récits qu'adapte la création médiévaliste. Les prétendus exploits des chevaliers et autres croisés dans des batailles, qu'ils remportent forcément en infériorité numérique et grâce à leur seul courage, ont été, dès le Moyen Âge même, accaparés, augmentés et exaltés par la chanson de geste, puis par bien d'autres genres littéraires et artistiques. Les combattants ne sont pas les seuls médiévaux à fasciner l'imagination moderne. Les bâtisseurs de cathédrales plaisent autant à nos contemporains. Il en va de même pour la philosophie et théologie médiévales, auxquelles on attribue parfois une dimension ésotérique qui, à y regarder de près, leur fait ouvertement défaut. Les miniatures, les vitraux ou les peintures murales de la période continuent d'inspirer maints artistes qui apprécient leur caractère symbolique et même abstrait. Bien des écrivains et artistes continuent de puiser leurs thèmes et motifs dans le Moyen Âge.

Les romanciers et poètes médiévaux se voulaient souvent les dépositaires d'une tradition qui leur était offerte (tel est le sens latin de *tradere*) pour qu'ils l'interprètent à leur guise et qu'ils la redonnent, une fois modifiée en bien, à leurs successeurs. Loin du mythe romantique, ils ne cherchaient nullement, par un souci vaniteux d'originalité, l'inspiration dans leurs propres sentiments ou expériences vécues, mais ils modelaient la masse des récits que leurs ancêtres leur avaient transmise au fil des générations. Au début du XIII^e siècle, Jean Bodel, trouvère d'Arras, donne à cette matière préexistante, en attente d'un auteur qui s'en emparera, une taxinomie triple : Rome, France et Bretagne²¹. La troisième est la moins prestigieuse au Moyen Âge à cause du fictif et du merveilleux qu'elle revendique ouvertement, contrairement aux deux premières qui prétendent à la vérité historique. C'est pourtant sur la matière de Bretagne que les romanciers modernes et contemporains ont surtout jeté leur dévolu. Ce puits sans fond est exploité depuis la *Morte d'Arthur* (1469) de Thomas Malory jusqu'au *Kaamelott : Premier Volet* (2021) d'Alexandre Astier, en passant par *The Once and Future King* (1958) de T.H. White.

Plusieurs médiévistes, reconnus pour leur érudition dans le milieu académique, reprennent avec succès leur domaine de recherche pour se lancer dans le roman. Alors qu'il pose les premiers jalons de la fantasy, J.R.R. Tolkien, spécialiste du *Beowulf*, s'inspire largement de l'épopée germanique, voire de l'ensemble de la littérature médiévale, pour son *Seigneur des anneaux* (1954-1955). Le parcours de son collègue et ami oxonien C.S. Lewis, auteur du *Monde de Narnia* (1950-1956), est similaire. Umberto Eco (1932-2016), connu pour son thriller à résonance planétaire, préfère l'ambiance fantasmée d'un monastère où l'on assassine pour préserver des secrets. La légende du Graal, les troubadours et la croisade albigeoise ou les miracles de Notre-Dame inspirent davantage le travail de romancier de Michel Zink, professeur au Collège de France. Plus récemment, en 2018, Patrick Moran, professeur de littérature médiévale à l'Université de British Columbia, vient de publier *La Crécerelle*, un roman de fantasy²². De la sorte, plusieurs médiévistes s'adonnent à la littérature de fiction, faisant ainsi œuvre de médiévalistes.

flamboyait, il faisait jour à l'intérieur »), *Beowulf*, éd. et trad. André Crépin André, Paris, Lettres gothiques, 2007, p. 138-139, v. 1563-1570.

¹⁹ « Je viens de tirer Dáinsleif, que les nains ont forgée et qui produit mort d'homme dès qu'elle sort du fourreau : jamais elle ne rate son coup », SNORRI STURLUSON, *The Prose Edda*, trad. anglais Arthur G. Brodeur, New York, The American-Scandinavian Foundation, 1916, p. 189, XLIX.

²⁰ LEHOËRFF Anne, *Par les armes : le jour où l'homme inventa la guerre*, Paris, Belin, 2018.

²¹ *Chanson des Saisnes*, éd. Annette Brasseur, Genève, Droz, 1989, t. 1, p. 2-3, v. 6-7.

²² Référence aimablement indiquée par Justine Breton.

Si l'usage du Moyen Âge contribue à la haute littérature, ses mésusages peuvent entraîner les plus néfastes des catastrophes. Le médiévalisme déraile parfois. En 2019, en Nouvelle Zélande, l'assassin de masse des deux mosquées de Christchurch avait écrit sur l'arme de son crime, en caractères cyrilliques, les noms de Pélage (722), censé avoir arrêté les Arabo-Berbères à Covadonga (722), de Charles Martel, auquel on attribue le même exploit à Poitiers (732), et de Miloš Obilić, tueur du sultan turc à Kosovo Polje (1389). L'islamophobie prétendait ici contrer la poussée de *Daech*. En proclamant le califat à Mossoul en 2014, al-Baghdadi aspirait au retour à l'islam primitif, époque apparemment héroïque où auraient prédominé l'engagement religieux, l'ardeur au combat et l'austérité des nomades du désert. Une telle relecture du Moyen Âge musulman fait fi de la désacralisation ultérieure de la figure du calife dans l'Empire ottoman ou de la naissance de l'État-Nation de type européen dans le Proche Orient des années 1950²³. Bien des retours idéologiques vers une période médiévale, mythifiée dans ses prétendues valeurs guerrières et viriles, entendent effacer d'un trait les acquis de l'histoire la plus récente.

Les abus actuels du médiévalisme engendrent les pires des violences. C'est pourquoi les autorités publiques devraient encourager l'approche de la période selon les méthodes rigoureuses des historiens ou des philologues telle qu'on essaie de la pratiquer dans le milieu universitaire. Elles se désintéressent pourtant trop souvent de notre savoir au profit de sciences techniques dont les résultats matériels à court terme contribuent, croit-on, au progrès humain. En réalité, seul le sens des nuances et le regard distancié du médiéviste permettent de présenter au grand public un Moyen Âge aussi riche que complexe, et d'éviter par conséquent les simplifications hâtives des apprentis sorciers de la résurrection des compagnons du Prophète ou, au contraire, de leurs ennemis croisés.

Terminer par les dérives les plus sanglantes du médiévalisme n'est pas indifférent au sens du présent ouvrage. Le constat des manipulations idéologiques du Moyen Âge devrait pousser le spécialiste à s'engager dans sa « vulgarisation » ou, si l'on préfère l'euphémisme récent, sa « valorisation ». Il rendra ainsi ses trouvailles accessibles à un large public, bien au-delà du cénacle des médiévistes. La conférence, la reconstitution, le jeu ou le documentaire lui reviennent de plein droit. Certes, l'article dans une revue scientifique à comité de lecture, la communication au colloque savant et le long ouvrage aux multiples notes infrapaginales sont le vecteur ordinaire grâce auquel il livre à ses collègues et étudiants le résultat de ses recherches. Faut-il pour autant que le médiéviste renonce aux *mass media* à destination d'un public moins formé dans son domaine ?

La plupart des participants à ce volume sont des enseignants qui tiennent la transmission de connaissances pour leur vocation première et pour leur rôle primordial dans la société. L'effort pédagogique est leur pain quotidien. Leur sens du service public les pousse même à offrir, de façon spontanée, leur savoir à la collectivité qui les soutient matériellement. C'est donc sans complexe qu'ils entendent dialoguer avec les médiateurs et médiévalistes qui, aussi passionnés qu'eux du Moyen Âge, diffusent au loin leurs recherches.

Première partie : Approche diachronique des médiévalismes

²³ GUIDERE Mathieu, *Le Retour du Califat*, Paris, Gallimard, 2016.

« Le Moyen Âge est à la mode... et c'est tant mieux », disait Jacques Le Goff dans une émission de télévision en 1996 : une date déjà ancienne, qui devrait nous inviter à faire preuve d'humilité lorsque nous commentons, en tant que médiévistes, la place importante jouée aujourd'hui par l'époque médiévale dans la culture – en particulier la pop culture – mais aussi dans les loisirs, la politique, la publicité, etc. De fait, on n'a pas attendu *Game of Thrones* pour que le Moyen Âge soit à la mode : au XIX^e siècle, déjà, le *Ivanhoé* de Walter Scott est un immense succès de librairie. Faut-il donc remonter jusqu'aux Romantiques pour observer les premières graines de ce Moyen Âge fantasmé qui ne cesse depuis de croître, multipliant boutures et bourgeons pour dessiner des jardins toujours plus nombreux ? En réalité, au jeu des origines, on peut toujours remonter plus loin. Les articles rassemblés dans cette partie le soulignent bien, et interrogent tous à leur manière des facettes plus ou moins anciennes des médiévalismes, des philosophes des Lumières italiens à des publicités pour des cahiers d'écolier dans les années 1980.

Mais, si on voit le Moyen Âge partout, n'est-ce pas parce qu'on veut l'y voir ? Ces médiévalismes ne seraient-ils pas avant tout une illusion d'optique, fruits des obsessions de médiévistes toujours trop prompts à voir des échos de « leur » période un peu partout ? La question mérite une réflexion sérieuse : comme le montrent les quatre articles de cette partie, ce n'est qu'en étudiant avec précision et rigueur les chaînes de transmission, en retraçant les jeux d'échos – conscients ou inconscients –, en identifiant les hypotextes qui informent les œuvres contemporaines, et en faisant l'archéologie minutieuse des motifs et des images, que l'on peut retracer sur le long terme la construction d'imaginaires historiques.

Florian BESSON (historien)
Justine BRETON (Université de Reims Champagne-Ardenne)
Lucie MALBOS (Université de Poitiers – CESC)

Deuxième partie : Création et recréation du Moyen Âge

Recréer le Moyen Âge revient le plus souvent à se situer sur le fil entre deux aspirations parfois complémentaires mais souvent contradictoires : le rêve d'une reproduction fidèle sur le plan historique d'une part et la grande liberté créative qu'offre la période médiévale de l'autre. C'est l'articulation, ou la tension, entre ces deux aspirations qui est au cœur de cette partie. Au cinéma, dans l'animation, dans les jeux de plateau ou encore dans la reconstitution et l'histoire vivante, la dimension ludique régit chaque fois l'utilisation qui est faite de la période médiévale, ce qui n'interdit pas que ces œuvres se fondent sur ou se drapent dans un discours vantant leur fidélité historique. Or, ce sont ces médias et ces pratiques de divertissement qui constituent souvent le premier contact du public avec le Moyen Âge, en le réinventant et en le faisant exister au cœur de notre quotidien. Les processus de (re)création qui y sont déployés influent alors directement sur la façon dont les savoirs historiques sont transmis, parfois mêlés d'idées reçues mises au service du plaisir du divertissement.

Cette partie s'interroge ainsi sur cette notion de plaisir intrinsèquement contenue dans la relation que l'on entretient avec le Moyen Âge et avec ses recreations – devenues donc des formes de récréation : les médiévalismes contemporains véhiculent une dimension récréative que les créateurs, cinéastes, artistes et reconstituteurs ont bien perçu, et qu'ils utilisent à dessein pour favoriser l'immersion dans la période médiévale. Cet aspect ludique et divertissant du Moyen Âge ne constitue donc pas un frein à son exploration, pas plus qu'il ne réduit la pertinence historique ou didactique de la démarche proposée. À l'inverse, ces pratiques et leur étude par les médiévalistes, toutes disciplines confondues, montrent bien la relation de complémentarité entre plaisir et pédagogie, et entre l'histoire et sa transmission : comme pour n'importe quel jeu, pour jouer avec l'histoire médiévale, encore faut-il en connaître et en comprendre les règles.

Florian BESSON (historien)
Justine BRETON (Université de Reims Champagne-Ardenne)
Lucie MALBOS (Université de Poitiers – CESC)

Troisième partie : Enseigner (par) le Moyen Âge

La recherche ne se conçoit pas sans sa diffusion : que ce soit par la voie scolaire, universitaire ou médiatique, les médiévistes ont le devoir de transmettre les avancées de la recherche et de rendre le savoir historique accessible. Par leur dimension à la fois contemporaine et divertissante, les médiévalismes représentent en ce sens une porte d'entrée privilégiée pour la diffusion des travaux sur le Moyen Âge. Les études proposées ici interrogent les modalités et les enjeux pédagogiques des médiévalismes contemporains : la littérature jeunesse, la bande dessinée et le jeu vidéo constituent autant de médias avant tout ludiques mais qui sont aussi de plus en plus étudiés, voire conçus, en tant que vecteur de transmission historique. Ces supports ont depuis longtemps intégré les salles de classe et le cœur du grand public, permettant une diffusion plus large parce qu'elle accompagne un plaisir ludique. Toutefois, comme le soulignent les médiévistes et médiévalistes investis dans ces champs de recherche particulièrement dynamiques, la forme médiatique choisie ne représente jamais une solution miraculeuse, permettant à elle seule de transmettre facilement des connaissances : les supports employés constituent des outils pédagogiques, qu'il convient d'interroger, d'adapter et qui permettent surtout d'accompagner – plus que de remplacer – une transmission du savoir empruntant des canaux plus classiques.

Les trois articles de cette partie approfondissent ces questions ; ils sont prolongés par un atelier consacré aux moyens originaux de transmettre la recherche sur le Moyen Âge aujourd'hui, en-dehors des cadres purement scolaires et universitaires. Ces témoignages mettent en évidence la participation active de médiévistes et médiévalistes à la diffusion de leurs travaux, que ce soit dans la presse écrite, par l'intermédiaire de podcasts, par la création de bandes dessinées ou dans des expositions destinées au grand public. Les moyens pour transmettre la recherche existent et sont même nombreux, permettant de plus en plus de toucher un public demandeur et curieux.

Florian BESSON (historien)
Justine BRETON (Université de Reims Champagne-Ardenne)
Lucie MALBOS (Université de Poitiers – CESC)

Conclusions

Martin AURELL (Université de Poitiers – CESCUM), Florian BESSON, Justine BRETON
(Université de Reims Champagne-Ardenne), Lucie MALBOS

Le médiévalisme s'inscrit dans une longue histoire. C'est le Moyen Âge lui-même qui l'a inventé. À l'époque, tout comme aujourd'hui, des écrivains reconstruisaient à leur guise le passé au profit de leurs combats politiques. Dans les années 1130, pour redonner du prestige et de l'espoir aux Celtes malmenés par les Anglo-Normands au Pays de Galles, Geoffroi de Monmouth, clerc d'Oxford, leur propose pour modèle le roi Arthur, prétendu héros des temps glorieux d'un apogée breton qu'il situe au début du VI^e siècle. Son *Histoire des rois de Bretagne* met ses gestes en prose et en latin, qui apparaissent comme un gage de sérieux et de rigueur aux antipodes du vers vernaculaire destiné à la récitation orale. Sous couvert d'un vieux grimoire en langue galloise, qu'il est seul à avoir consulté, et de quelques citations tronquées de Gildas ou de Bède le Vénérable, Geoffroi prétend à la vérité historique. Son sens du récit, nourri par une imagination féconde, le guide cependant. Or, avec 217 manuscrits conservés à ce jour, son livre devient le *best-seller* de l'historiographie latine médiévale, suivi de loin par le Pseudo-Turpin qui, dans un contexte similaire, expose les exploits aussi imaginaires de Charlemagne et de Roland contre les Sarrasins ibériques²⁴. Mêlant le réel de la documentation et le fictif de la création littéraire, ces deux intellectuels écrivent des romans historiques avant la lettre.

La noblesse médiévale se passionne pour la légende arthurienne. Elle raffole des reconstitutions festives du temps mythique du roi. En 1223, Jean d'Ibelin, bailli de Chypre, organise le premier tournoi connu où les participants prennent l'accoutrement des chevaliers d'Arthur pour en revivre les gestes à la grande joie des spectateurs. Témoin de l'événement, le légiste Philippe de Novare en donne un récit assez précis :

À l'occasion de l'adoubement des fils de Jean, eut lieu la fête la plus grande et la plus longue qu'on n'ait jamais connue outremer, tant fut donné et dépensé. Pendant le tournoi, les aventures de Bretagne et de la Table Ronde furent imitées dans bien des jeux²⁵.

La mise en scène ludique de la période médiévale, mâtinée de merveilleux arthurien à la mode de la fantasy, existe bel et bien déjà au Moyen Âge.

Nos contemporains n'ont donc rien inventé. Leur engouement récent pour l'époque médiévale reprend une vieille tradition. Même lointain de plus de cinq siècles, le Moyen Âge est proche dans notre quotidien. Millénaire et quasi-atemporel, il apparaît partout en Europe dans les monuments, les œuvres d'art et la fiction littéraire. Son appropriation et sa réinterprétation sont d'autant plus faciles. L'étude de cette réception par un vaste public relève, comme le remarque Tommaso di Carpegna Falconieri, des *Cultural studies*. Le concept de « culture » doit être ici pris dans son acception la plus large, de nature anthropologique, embrassant toutes les créations matérielles et spirituelles de l'humanité au-delà de la seule érudition ou du savoir livresque. Pour l'appréhender dans sa totalité, on ne peut que diversifier les angles d'approche. Le médiévalisme est interdisciplinaire. Sa méthode est celle de l'historien – médiéviste certes, mais aussi contemporainiste et moderniste –, de l'archéologue – en particulier expérimental, mettant en œuvre les techniques anciennes –, de l'historien de l'art – aussi bien de l'architecture que de l'image –, du philologue, du sociologue et du spécialiste des sciences de l'éducation – eu égard à l'influence du médiévalisme en pédagogie – ou de la communication médiatique.

²⁴ AURELL Martin, « Le discrédit de l'incroyable histoire de Geoffroi de Monmouth au XII^e siècle », in Jean-Philippe GENET (dir.), *Les Vecteurs de l'idéal IV : Vérité et crédibilité : la construction de la vérité dans le système de communication de la société occidentale (XIII^e-XVII^e siècle)*, Paris-Rome, Publications de la Sorbonne-École Française de Rome, 2015, p. 499-520.

²⁵ *Guerra di Federico II in Oriente (1223-1242)*, éd. et trad. Italienne Silvia Melani, Naples, Liguori, 1994, p. 112, § 16.

En France, les littéraires semblent avoir travaillé plus tôt sur le médiévalisme que leurs collègues d'autres disciplines. Ils sont largement majoritaires dans l'association au sous-titre significatif, fondée en 2004 : « *Modernités médiévales : réception du Moyen Âge dans la littérature et les arts*²⁶. » Sans doute leur pratique du comparatisme suscite-t-elle leur intérêt précoce pour le médiévalisme. La part de la fiction dans leurs textes de prédilection explique également leur goût pour le sujet. Quant aux historiens et historiennes, ce sont davantage les contemporanéistes que les médiévistes qui étudient, depuis une cinquantaine d'années, la réception récente du Moyen Âge. Ils abordent cependant, presque exclusivement²⁷, l'historiographie savante ou, à la rigueur, scolaire, qu'elle soit positiviste au XIX^e siècle ou qu'elle adopte l'esprit des *Annales* au XX^e siècle ; ils travaillent, de même, sur la récupération politique de la période médiévale²⁸. L'intérêt des historiens de l'art français est plus récent, exception faite pour les études sur *Viollet-le-Duc*²⁹. *En définitive, s'il a pu susciter de la méfiance à ses débuts, le médiévalisme semble désormais bien enraciné dans notre pays. L'ouvrage qu'il faut à présent clore dévoile quelques-uns de ses acquis et un aperçu prometteur des recherches à venir.*

La distinction entre la réception du Moyen Âge par les chercheurs et sa réception par un public plus large semble davantage opératoire pour les historiens qui désignent la première par « historiographie » et la seconde par « médiévalisme ». Il n'en va pas de même pour la critique littéraire qui place dans le seul médiévalisme aussi bien l'œuvre du philologue Joseph Bédier que les romans pour la jeunesse. Cette dernière approche présente un double avantage. Elle permet, d'une part, de dépasser la dichotomie désuète entre le savant et le populaire, que défendaient de façon aussi brillante que schématique Mikhaïl Bakhtine et ses épigones dans l'immédiat après 1968³⁰. À juste titre, la recherche actuelle insiste davantage sur les passerelles, échanges et hybridations unissant les deux types de culture. D'autre part, inclure l'érudition historique, philologique, iconographique et archéologique dans le médiévalisme nous appelle à l'humilité. Nous autres chercheurs sommes aussi immergés dans la société et influencés par elle que n'importe quel autre individu. Nous avons conscience de la part de subjectivité en sciences humaines parce que, pour reprendre l'heureux mot d'esprit de Florian Besson, nous sommes des sujets et que seuls les objets sont objectifs.

Le Moyen Âge est une construction *a posteriori*, ne serait-ce qu'à cause de l'arbitraire de sa définition chronologique entre les V^e et XV^e siècles. Il n'existe pas en « vrai », mais au prisme de nos perceptions, d'abord érudites, ensuite plus créatives et plus diffusées parmi les profanes. Son invention même prouve que chaque génération est conditionnée par son « régime d'historicité », c'est-à-dire son rapport au passé selon le présent où elle évolue et selon la façon dont elle se projette vers le futur³¹. Le Moyen Âge est donc toujours en mouvement ; il se renouvelle par des réappropriations successives. Le déconstruire ne signifie toutefois pas le démolir. De Charybde à Scylla, abandonner le positivisme des *realia* pour sombrer dans le *linguistic turn* des *figmenta*, où les textes, monuments ou images médiévaux ne livreraient

²⁶ On peut consulter son carnet Hypothèses en ligne [modmed.hypotheses.org].

²⁷ Il existe, en effet, une exception de taille : AMALVI Christian, *Le Goût du Moyen Âge*, Paris, Plon, 1996.

²⁸ CARBONELL Charles-Olivier, *Histoire et historiens : une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885*, Toulouse, Privat, 1976 ; AMALVI Christian, *L'Histoire pour tous : la vulgarisation historique d'Augustin Thierry à Ernest Lavisse, 1814-1914*, thèse inédite de l'Université de Montpellier, 1994 ; DUMOULIN Olivier, *Marc Bloch*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000.

²⁹ Mise au point bibliographique récente dans GAUSSUIN Bérénice, « Viollet-le-Duc *is back* », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, n° 4, 2019 [journals.openedition.org/craup/1559]. Deux thèses inédites postérieures à 2000 : ANDERLINI Tina, *Les Processus de création et les références de Sir Edward Burne-Jones*, Université de Bordeaux III, 2003 ; et APOSTU Andreea, *Résurgence médiévales, sacrées et profanes, dans l'œuvre de Maurice Denis, peintre Nabi*, Université de Poitiers-Université de Bucarest, 2018.

³⁰ BAKHTINE Mikhaïl, *François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1982 [1965].

³¹ HARTOG François, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

aucune trace du passé serait contraire à une méthode scientifique. Même conscients de la fragilité de nos conclusions, la plus stricte des acribies est le préalable indispensable à la médiévisque.

La même rigueur méthodologique doit être respectée alors que le médiéviste communique ses recherches à des non-spécialistes. Il faut alors les rendre à la fois « intéressantes et pertinentes » (Paul Sturtevant), afin de captiver l'attention du public et, plus difficile encore, de la garder. Notre formation, selon Boileau, à « concevoir clairement pour énoncer bien » devrait nous y aider. Rendre nos connaissances accessibles nous permettra de nous adapter aux *mass media*, bien qu'ils réduisent inéluctablement la part des nuances, hésitations et débats, essentiels à notre métier. Tous les auteurs du présent ouvrage portent un regard respectueux, et même empathique, envers les reconstituteurs, praticiens et autres créateurs de médiévalisme avec lesquels ils entendent dialoguer en toute ouverture et franchise. Pour présenter à la mode médiévaliste les conclusions de leurs travaux, un plan issu de l'œuvre du grand Chrétien de Troyes (c. 1130-c. 1180) sera respecté : thématique (*matiere*), forme (*conjointure*) et méthode (*san*)³².

Matière : quel Moyen Âge?

Le Moyen Âge n'existe pas. Au XVI^e siècle, il a été défini en creux comme une transition que d'épaisses ténèbres rendent invisible. Les humanistes qui l'inventent ne perçoivent en lui que du vide, une sombre parenthèse entre les brillantes Antiquité et Renaissance. Quelques rayons peuvent pourtant percer tant d'obscurité. Le protestant genevois Jean de Sismondi publie, en 1808, une élogieuse *Histoire des républiques italiennes du Moyen Âge* en seize volumes. Marion Bertholet montre comment ce tenant des Lumières admire les communes pour leur commerce et leur pacifisme. Il récrimine, à l'opposé, contre l'égoïsme, certes un brin héroïque, des seigneurs féodaux, incarnation même de la tyrannie. Tout autant critiquable lui paraît la Renaissance violente, autoritaire, efféminée, dévoyée et empoisonneuse. L'idée fait des émules. En 1821, Stendhal écrit à Walter Scott toute son admiration envers les cités de l'Italie septentrionale où il constate « les premiers pas de l'âme humaine vers la liberté ». À contre-courant des idées dominantes, la ruralité et l'obscurantisme se trouvent ainsi dans le nord féodal, la lumière de Méditerranée urbaine dissipant les nuages des campagnes germaniques.

La vision du marchand médiéval et de ses communes révolutionnaires en facteurs de progrès imprègne encore bien des historiens jusqu'à la fin du XX^e siècle. Deux d'entre eux, Henri Pirenne (1862-1935) et Charles Petit-Dutaillis (1868-1947), insistent cependant sur l'enracinement septentrional du phénomène urbain. Ils citent parfois le proverbe allemand *Stadt Luft macht frei*, « l'air de la ville rend libre », cher à Max Weber (1864-1920), autre intellectuel de leur génération dont l'idée de la naissance du capitalisme dans les régions protestantes les a peut-être influencés. De nos jours, les médiévistes idéalisent moins les franchises urbaines. Abandonnant le juridique pour le sociologique, ils sont davantage sensibles à la structure oligarchique des institutions communales, aux intérêts matériels dictant la politique des élites urbaines, aux luttes entre leurs factions et partis, aux réseaux de clientélisme. Peut-être la critique marxiste contre la bourgeoisie ainsi que la montée en force de l'écologie ont-elles joué dans cette vision plus négative des villes médiévales ?

Les spécialistes changent leur perception du Moyen Âge au gré des courants intellectuels ou des mentalités générales qui dominent leur société. Afin de rendre compte de cette dialectique, Alain Corbellari conseille d'entrecroiser l'appropriation érudite du Moyen Âge et la réception plus large ou « populaire ». Il cite l'exemple de Joseph Bédier (1864-1938), qui a

³² « Le Chevalier à la charrette », éd. Daniel Poirion, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994, p. 507, v. 26 ; « Érec et Énide », éd. Peter F. Dembowski, *Ibid.*, p. 4, v. 14.

autant marqué la méthode philologique que le grand public par la qualité littéraire de son adaptation de la légende de Tristan et Iseult. Si l'on quitte la philologie médiévale de la fin du XIX^e siècle pour le médiévalisme, force est de constater que Wagner possédait bien des éditions d'ouvrages médiévaux et qu'il était abonné aux revues spécialisées dans le domaine. D'habitude, les romanciers et les artistes manifestent de l'admiration pour le travail de l'érudit. Au profit de leur œuvre, leur talent créateur comble certes les lacunes de la documentation médiévale qu'aucun spécialiste rigoureux ne saurait surinterpréter. Rien ne nous empêche néanmoins de collaborer avec eux dans leur quête de beauté au service des lettres et des arts.

L'investissement affectif des acteurs du médiévalisme surprend parfois les médiévistes universitaires. Il provoque des jugements de valeur sur le Moyen Âge, tantôt des ténèbres, tantôt des lumières, alternant entre le « noir » et le « rose », pour reprendre la présentation colorée d'A. Corbellari. Ces clichés doivent sans doute beaucoup aux propres travaux des médiévistes professionnels. Les titres des ouvrages de deux grands universitaires sont significatifs de l'influence du savant sur le médiévalisme : *L'Automne du Moyen Âge* (1919) goûte de « l'âpre saveur de la vie » des XIV^e-XV^e siècles, tandis que la sauvagerie se substitue à la chevalerie ; *L'Europe des cathédrales* (1966) ressuscite, au contraire, la poétique de la lumière des églises gothiques et la « représentation articulée du réel » qu'elles respirent à l'instar de la scolastique triomphante. Si le célèbre livre de Johan Huizinga a pu inspirer le superbe *Septième sceau* (1957) d'Ingmar Bergman, celui de Georges Duby est mis en forme, en 1978, dans un documentaire en neuf épisodes d'une cinquantaine de minutes, dont la qualité de réalisation et la profondeur du contenu ont rarement été dépassées.

Les années 1970-1980, où le *Temps des cathédrales* crève le petit écran, sont fastes pour les sciences humaines. Les intellectuels français ont le vent en poupe, alors que la *French theory* et la « Nouvelle histoire » suscitent des émules dans tous les campus du monde. En France, un public cultivé suit de près les progrès de l'historiographie. Il appartient aux classes aisées, mais aussi au corps des enseignants du secondaire. En 1975, un livre d'histoire médiévale devient le *best-seller* absolu avec ses 250 000 exemplaires français vendus et ses multiples traductions, y compris en japonais et chinois³³. *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* d'Emmanuel Leroy Ladurie doit son succès planétaire à un contexte nouveau. Les Trente Glorieuses et leur fascination pour les progrès techniques de l'industrie laissaient peu de place au Moyen Âge des campagnes. Leur arrêt brusque avec le choc pétrolier de 1973, précédé de mai 1968, stimule les mouvements régionalistes et écologistes, qui préconisent un retour à la terre, ne serait-ce que purement nostalgique. Ces nouvelles mentalités expliquent l'engouement pour la monographie d'E. Leroy Ladurie sur la communauté rurale pyrénéenne suspectée de catharisme, dont la vie intime est révélée par l'enquête, ethnologique avant la lettre, de l'inquisiteur Jacques Fourmier.

L'enthousiasme général pour les études sur le Moyen Âge décroît au lendemain de la parution du *Saint Louis* de Jacques Le Goff en 1996, dernier *best-seller* de la médiévistique française. Son succès doit beaucoup au genre biographique traditionnel, certes sublimé dans l'esprit des *Annales*, sur un grand roi « ayant fait la France », mais aussi à la personnalité médiatique d'un des plus brillants médiévistes de la génération d'après-guerre³⁴. Ce livre représente le chant du cygne de l'immense attrait d'un public de non-spécialistes pour la médiévistique. La crise éditoriale due à l'explosion des outils électroniques, se substituant en partie au livre traditionnel, le touche depuis considérablement.

³³ « Emmanuel Le Roy Ladurie, une vie avec l'histoire [Entretien] », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n° 74, septembre-octobre 2014 [la-nrh.fr/2014/09/emmanuel-le-roy-ladurie-une-vie-avec-l-histoire]. Sur les réticences de quelques médiévistes envers ce livre, rédigé par un moderniste, voir DUMOULIN Olivier, « La tribu des médiévistes », *Genèses*, n° 21, 1995, p. 122-124.

³⁴ PELISSIE DU RAUSAS Amicie, « "Flairer la chair humaine" : Jacques Le Goff et la biographie historique après les *Annales* », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, n° 59, 2016, p. 261-271.

À l'approche de l'an 2000, le médiévalisme remplace l'érudition vulgarisée auprès du public. Il s'oriente depuis vers la fantasy ou « médiéval fantastique », en porosité certes avec la recherche historique, philologique, iconographique et archéologique, comme le remarque Anne Besson. Dans les années 1950, J.R.R. Tolkien et C.S. Lewis, parmi les premiers à faire connaître la fantasy, ne maîtrisent-ils pas parfaitement le corpus des textes médiévaux qui nourrissent leur fiction ? Dans leur sillon, d'autres auteurs se réfèrent à la légende arthurienne, que les créateurs modèlent à leur guise depuis au moins le XII^e siècle. L'hypotexte médiéval tend cependant à s'estomper sous les couches successives de réécritures, dont s'inspirent de plus en plus les créateurs au détriment des originaux. Les écrivains contemporains se lisent, en effet, davantage entre eux plutôt que de se reporter à la source médiévale. Cet éclectisme est accru par le moteur de recherche dans la toile, qui augmente la restitution d'éléments disparates, pas toujours passés au crible d'une critique rigoureuse. En définitive, dans la fantasy, la rémanence cède le pas à la résurgence.

Faut-il s'en inquiéter ? La création littéraire s'éloigne, par définition, de sa source d'inspiration, en l'occurrence le texte et le passé médiévaux. Elle assume l'infidélité de son appropriation. De fait, le désir historiciste de reconstituer à l'identique, d'après une documentation fiable, est très contemporain. Le romancier ou le scénariste soigneux ne peut cependant chercher la vraisemblance que dans l'architecture, le costume ou l'artisanat, mais pas dans la psychologie, les sentiments ou les relations humaines³⁵. En effet, le décalage entre les mentalités médiévales et les mentalités actuelles risque d'heurter le public et le désintéresser. En vérité, bien des codes du Moyen Âge sont trop étrangers à notre sensibilité. La surprise qui en découle est un atout pour l'historien, l'historien de l'art ou le philologue, dont la fonction est d'éclairer son lecteur sur les raisons d'un tel écart. Il n'en va pas de même pour l'inventeur de fiction qui cherche davantage à divertir qu'à enseigner.

La problématique de la reconstitution, de la véracité ou de la vraisemblance mérite un traitement encore plus subtil pour les arts visuels, où le créateur ne saurait sombrer dans un mimétisme étroit des œuvres médiévales. Il dialoguera avec elles plutôt que de les imiter. S'il se nourrit d'art médiéval, c'est pour l'adapter à nos sensibilités. Il peut, du reste, replacer sa création dans la continuité du patrimoine médiéval. Cécile Voyer note, en effet, les nombreux points communs entre l'art du Moyen Âge et celui des temps présents : puissance du signe, rhétorique de la couleur, matérialité, performance... L'une des meilleures réussites de l'insertion de l'art contemporain dans un monument médiéval est constituée par les vitraux de Pierre Soulages, posés en 1994 dans l'abbatiale de Conques³⁶. Par la beauté de leurs lignes, par la simplicité de leur abstraction et par la qualité de la lumière qu'ils projettent à l'intérieur de l'église, on les préférera assurément aux reconstitutions figuratives du XIX^e siècle.

Jusqu'à quel point le Moyen Âge du romancier, de l'artiste ou du reconstituteur doit-il se rapprocher de celui du médiéviste ? Le créateur doit-il sacrifier à « l'idole des origines », détestée par Marc Bloch, et adorer mimésis ? Faut-il qu'il renonce à son imagination pour coller aux faits que lui livre l'érudit ? Historicisme ou fantasy ? Lancinante, la question revient à maintes reprises dans le présent ouvrage. La réponse varie entre, d'une part, le littéraire et l'historien de l'art, dont l'objet d'étude relève de l'imagination et de la fiction plus que de l'imitation, et d'autre part, les historiens, historiens de l'art et *a fortiori* archéologues, qui cherchent à ressusciter fidèlement le passé à partir de ses traces les plus sûres. Les premiers insistent sur la part de création et de réinvention qui revient, en toute légitimité, à la réception contemporaine du Moyen Âge ; les seconds sont plus sensibles à la reconstitution historique et vivent son abandon comme une « dérive », pour reprendre un mot revenu à plusieurs reprises

³⁵ Quelques exceptions existent cependant comme le roman historique, doté de notes infrapaginales, d'un universitaire, spécialiste d'anthropologie juridique : ROULAND Norbert, *Soleils barbares*, Arles, Actes Sud, 1987.

³⁶ SOULAGES Pierre, HECK Christian et DUBY Georges, *Conques : les vitraux de Soulages*, Paris, Seuil, 1994.

dans les débats. En somme, l'effet de réel recherché par le médiévaliste dépend directement du genre qu'il choisit pour faire vivre le Moyen Âge.

Conjointure : quelle forme ?

Les formes que prend aujourd'hui la matière médiévaliste sont nombreuses. C'est pourquoi elles n'ont pu, toutes, être analysées en profondeur dans les pages qui précèdent. Du reste, les classer n'est pas une tâche aisée. Tout au plus peut-on partir du genre le plus proche de l'article ou ouvrage scientifique jusqu'au plus éloigné ou, pour simplifier, aller du plus savant au plus populaire. Le public spécifique visé tient pour beaucoup dans le choix de la forme et du support matériel qui en véhicule le contenu.

Les biographies à prétention historique, mais largement romancées, assurent des succès éditoriaux. D'Amy Kelly (1950) à Alison Weir (1999), en passant par Régine Pernoud (1965), la figure d'Aliénor d'Aquitaine a été scrutée jusqu'à son moindre sentiment par des autrices dont la démarche psychologisante et le détachement vis-à-vis de la documentation rebutent quelques historiens professionnels³⁷. Ces derniers sont souvent sollicités par des revues, largement diffusées par le réseau commercial des périodiques et hebdomadaires à destination du grand public, qui leur permettent de toucher un nouveau lectorat. Fabien Paquet livre son expérience dans la revue *L'Histoire*, où bien des médiévistes universitaires acceptent de mettre leur recherche, aussi pointue soit-elle, à la portée de tous ; mais il souligne aussi que les modes que suivent les lecteurs ne sont pas celles des médiévistes de métier.

Le roman historique choisit souvent le Moyen Âge pour cadre depuis au moins *Ivanhoé* (1819) et *Notre-Dame de Paris* (1831). Isabelle Olivier l'analyse sous le regard de l'enfant. Elle note que la période médiévale est souvent qualifiée d'après cette tranche d'âge, temps de l'émerveillement certes, mais aussi de l'ignorance. Cette remarque éveillera un écho dans la génération des étudiants d'histoire de la fin du XX^e siècle, qui ont dû consulter *L'Enfance de l'Europe* (1982) de Robert Fossier ou *l'Adolescence de la Chrétienté occidentale, 980-1140* (1984) de Georges Duby. Bien des œuvres patrimoniales, comme le *Roman de Renart*, ont été dernièrement réécrites à l'endroit de l'enfant par l'adulte qui les lui prescrit. La plupart de ces romans lui proposent les valeurs de courage, loyauté ou ténacité, incarnées par leurs héros qui se perfectionnent au cours d'une quête, dont les étapes sont l'itinérance, la lutte et le banquet final. Les enjeux axiologiques du voyage intérieur du protagoniste conditionnent autant le type d'écriture que les enjeux encyclopédiques ou esthétiques au service de l'apprentissage de l'enfant.

Si la page imprimée a encore de beaux jours devant elle, la transmission orale des connaissances connaît actuellement une diffusion sans précédent grâce aux progrès techniques. En comparaison de la conférence adressée à des amateurs, le *podcast* permet une diffusion d'autant plus large que le moment et le cadre de son audition sont laissés au libre choix de chacun. Fanny Cohen-Moreau nous présente *Passion Médiévistes*, un podcast fondé à peine il y a quatre ans, où elle interviewe un doctorant ou un masterant sur sa recherche. La fraîcheur et l'enthousiasme de ces conversations laissent présager de la qualité de la médiévistique dans les décennies à venir. De façon plus classique, *Paroles d'histoire* ou *Storiavoce* interrogent souvent des chercheurs chevronnés sur leurs derniers ouvrages. Un effort de vulgarisation de leur part est exigé par les questions en apparence naïves des modérateurs de ces émissions. Grâce au *podcast*, la voix du médiéviste est portée bien plus au loin que par le passé.

L'image statique est souvent médiatrice de médiévalisme. La présentation d'objets, notamment tirés des fouilles archéologiques, doublée de panneaux explicatifs, attire un public

³⁷ EVANS Michael R., *Inventing Eleanor : the Medieval and Post-Medieval Image of Eleanor of Aquitaine*, Londres-New York, Bloomsbury Academic, 2014.

fourni. En 2014, l'exposition sur les vikings du British Museum avait été vue par 350 000 visiteurs. Le chiffre est certes loin du 1,42 million pour Toutankhamon à la Grande Halle de la Villette en 2019. Les découvertes archéologiques sur l'Antiquité marquent davantage l'imaginaire collectif, mais les salles médiévales des grands musées ne désemplissent pas pour autant. Au cœur de notre colloque, de belles affiches ont été préparées par les doctorants du CESCO. Le titre de leur exposition, *Nous jeunes médiévistes, enfants du médiévalisme*, prouve combien le traitement « populaire » du Moyen Âge suscite des vocations pour la recherche. Également exposés alors, les affiches Rossignol font partie d'une imagerie scolaire, fort répandue au début du XX^e siècle. De nos jours, cet outil pédagogique semble reculer au profit de la bande dessinée. Comme pour les expositions archéologiques, celle-ci semble à la traîne de l'Antiquité, ou du moins n'a-t-elle pas réussi à imposer un personnage aussi célèbre qu'Alix.

L'image en mouvement est fort hétéroclite. Elle comporte le documentaire, forme d'expression qui peut assez fidèlement rendre compte du travail du médiéviste. Ce type de film peut présenter quelques points en commun avec le jeu vidéo à fonction principalement pédagogique. Bien plus fictif est, par la force des choses, le théâtre sur le Moyen Âge. Il compte sur une ancienne tradition qui remonte au moins à Shakespeare, dramaturge de l'histoire de Jean Sans Terre ainsi que du roi Lear et d'Hamlet, inspirés des récits de Geoffroi de Monmouth et de Saxo Grammaticus. La précocité du cinéma médiévaliste est du même ordre. Si les frères Lumière projettent en 1895 leur *Sortie d'usine*, tout premier film de l'histoire, Georges Méliès réalise une vie de Jeanne d'Arc à peine cinq ans plus tard.

Sens : quelle méthode ?

La surprise est le lot de l'universitaire qui entend, pour la première fois, un éditeur lui demander d'écrire pour bac plus un ou, de façon plus condescendante, moins deux. Ce type de contrainte est inhérent à notre métier d'enseignant. Il n'est pas si frustrant qu'on pourrait le croire de prime abord. Il nous pousse à la clarté dans l'expression écrite. Si le nombre des signes nous est également imposé, comme dans la presse, la concision et l'efficacité de notre style s'améliorent. Par ailleurs, bien des éditeurs nous posent des questions auxquelles nous n'aurions jamais pu songer. Y répondre fait progresser notre réflexion au profit de notre recherche. Enfin, valoriser nos travaux auprès d'un groupe de lecteurs plus large qu'à notre habitude ouvre notre esprit et donne du sens à notre profession.

Le revers de la médaille de l'ouverture au grand public est que les sujets dont raffolent trop souvent les non-spécialistes, comme les grands hommes en histoire et le grivois en littérature, rompent avec les tendances actuelles de notre discipline. Au prix d'un effort d'adaptation, le pari mérite toutefois d'être relevé, ne serait-ce que pour diffuser au plus loin un savoir de nature scientifique et pour expliquer la méthode qui le sous-tend. Mais jusqu'à quel point faut-il sacrifier la rigueur scientifique pour rendre la médiévistique à la portée du plus grand nombre ?

Née à la fin du XIX^e siècle, la bande dessinée accroît progressivement sa part didactique. Aujourd'hui, en tête des ventes, l'histoire caracole derrière l'humour et devant la fantasy. De plus en plus de médiévistes participent à leur rédaction, à l'instar de Fanny Madeline. Justine Breton constate que désormais les jurys des prix accordés aux bandes dessinées historiques font systématiquement appel à des universitaires. En rapport direct avec la part accrue du médiéviste dans l'élaboration des scénarios, les albums utilisent la distanciation, transformant le chercheur, certes caricaturé, en un personnage de plus. Par exemple, dans *En âge florissant*, Jules Michelet et Jacob Burckhardt débattent avec Jacques le Goff sur le bien-fondé de la notion de

Renaissance³⁸. Pourtant, même positive, cette évolution au profit de la pédagogie fait courir à la bande dessinée le danger d'une « surinformation mal assimilée » (Tristan Martine), qui éloignerait le public d'elle.

Le jeu vidéo présente bien des points communs avec la bande dessinée. Ses réalisateurs, à commencer par ceux du populaire *Crusader Kings* (2004), demandent souvent conseil aux historiens et archéologues ; ils savent que le réalisme est un excellent argument de vente. Si, en classe, le jeu ne peut se substituer au cours, il n'en éveille pas moins l'intérêt de l'élève ; il apporte, en outre, quelques connaissances, concernant par exemple la géographie historique de l'Occident, les relations féodo-vassaliques ou la seigneurie. Romain Vincent le définit, en effet, comme « bulle enchantée », « porte d'entrée » ou « accroche » aidant le professeur à aller, dans un second temps, plus loin. Avec les jeux de rôles ou de plateau, conçus parfois par les propres enseignants pour leur classe, les jeux vidéo choisissent souvent le Moyen Âge, car la culture *geek* est très touchée par le médiévalisme issu de la fantasy. À ce sujet, Florian Besson et Pauline Ducret notent que deux tiers des trente jeux les plus aimés du public ont pour cadre la période médiévale.

Isabelle Catteddu, commissaire scientifique de l'exposition *Quoi de neuf au Moyen Âge ?*, montée en 2016 à La Villette et devenue depuis itinérante, remarque combien les nouvelles méthodes et découvertes de l'archéologie ont influencé la forme prise par cette exposition. Les sciences paléo-environnementales changent notre regard sur le passé et le rapprochent de notre présent. Elles facilitent la mise en place de dispositifs électroniques où le doigt du spectateur sur un écran tactile fait apparaître, entre autres, l'évolution du paysage médiéval. Cette interactivité fait le succès inattendu de l'exposition auprès d'un vaste public. Les progrès de la muséographie sont un atout pour la valorisation de la recherche. Aujourd'hui, les moyens électroniques, l'agencement et l'animation des salles et la pédagogie des panneaux attirent un public nombreux vers les expositions. Les dispositifs actuels de médiation tranchent, en effet, sur le bric-à-brac des salles surchargées d'objets dépourvus de commentaires que la plupart d'entre nous avons connu au XX^e siècle.

Pour Martin Bostal, la reconstitution est un « loisir sérieux à vocation culturelle ». Le nombre de fêtes, foires et batailles médiévales augmente dernièrement. Autour de 15 % de leurs organisateurs ont obtenu des licences universitaires en relation avec le Moyen Âge. Ils suivent les résultats de la recherche médiévistique, éprouvant un véritable intérêt pour la reconstitution fidèle au Moyen Âge, surtout dans la vie militaire et l'artisanat rural. En dépit des inévitables armures plates, fort anachroniques avant le XIV^e siècle, un soin particulier est apporté aux vêtements, à la poterie ou au mobilier. Cependant, l'imagination, excitée par la fantasy, revient souvent sur la scène. Elle privilégie une approche irréaliste des prétendus rythmes naturels du Moyen Âge, de la chevalerie et la courtoisie, du carnavalesque, la glotonnerie et le graveleux ou du paganisme nordique, incarné par les vikings

Par sa dimension ludique, la fête médiévale échappe souvent à la politisation. De nos jours pourtant, le Moyen Âge est souvent utilisé au profit d'une idéologie. À l'époque moderne déjà, il pouvait être mis au service de la politique d'ascension d'un lignage. Des maisons nobiliaires se donnent alors pour ancêtre un personnage médiéval, voire féérique. Joanna Pavleski-Malingre étudie par exemple la place de Mélusine dans les origines mythiques des Lusignan, soulignant l'importance de l'héraldique, qui reprend la figure de la sirène, mais aussi la récupération actuelle de cette figure sous les traits de l'androgynisme.

Pour lancer l'une des discussions contenues dans notre ouvrage, Lucie Malbos a posé une question essentielle : « Quel intérêt les médiévistes ont-ils à se “lancer dans la bagarre” et à

³⁸ BRIOIST Pascal et SIMON Anne, *En âge florissant : de la Renaissance à la Réforme*, Paris, La Découverte, 2020, p. 3-6. Sur un tout autre registre, celui de l'humour noir, rappelons le « fameux historien » recevant un coup d'épée léthal du seul combattant qui monte un vrai cheval dans l'un des sommets du médiévalisme cinématographique, BRETON Justine, *Monty Python : Sacré Graal ! de Terry Gilliam et Terry Jones*, Paris, Vendémiaire, 2021, p. 89.

s'occuper de sujets d'actualité ? Qu'y a-t-il à gagner et à perdre ? » Florian Besson, Paul Sturtevant et Clovis Maillot ont remarqué que, en tant que citoyens, ils participent, comme tout un chacun, aux débats contemporains ; leurs recherches se nourrissent, de plus, des problématiques qui agitent la société, aujourd'hui autour du féminisme ou de l'antiracisme. Habités à la discussion argumentée et dépassionnée des hommes de science, ils sont, en revanche, surpris par la violence de certaines ripostes contre leurs points de vue que lancent des lecteurs ou auditeurs, aussi peu avertis que discourtois, voire parfois haineux, sur les réseaux sociaux.

Le médiévalisme a encore de beaux jours devant lui. Il appelle les médiévistes de métier à occuper ce domaine. Cette ouverture épistémologique compte, depuis plus d'une décennie, sur l'engagement de plusieurs littéraires. Leur démarche pionnière n'a pas été, toutefois, exempte de difficulté ni de risque pour leur carrière universitaire, comme le prouvent les riches témoignages de Vincent Ferré et d'Alain Corbellari. De leur côté, les historiens ont préféré jusqu'à récemment l'historiographie érudite. Le travail sur leurs confrères contemporains devrait pourtant les mener inexorablement sur les us et abus du Moyen Âge par l'ensemble de la société où tout historien évolue. Les collègues qui se sont lancés, les premiers, dans le médiévalisme ont parfois essuyé les critiques de quelques vieux maîtres qui ne supportaient pas la moindre allusion à l'actualité dans leurs études. Cet état d'esprit est pourtant en train de changer. Les réticences sont disparues de longue date outre-Atlantique, où le médiévalisme a été précoce. Pour Yohann Chanoir, cette avance des États-Unis répond à la vitalité de sa filmographie. Sa remarque contraste avec l'explication classique, aussi méprisante qu'inexacte, par la méconnaissance des sources et des langues médiévales de la part des collègues américains. Le médiévalisme n'est jamais une solution de facilité.

Depuis plus d'une décennie, plusieurs auteurs du présent ouvrage ont permis au médiévalisme d'avoir pignon sur rue dans l'hexagone. Le dynamisme de l'association *Modernités médiévales* fédère désormais les spécialistes, facilitant leurs échanges et évitant leur isolement. Annoncé pour 2022, le *Dictionnaire du médiévalisme* deviendra un instrument de travail incontournable qui suscitera bien des recherches ultérieures grâce au socle solide qu'il leur apportera. La discipline acquiert ainsi ses droits de cité dans le monde académique. Cette évolution est salutaire. Le médiéviste ne saurait tourner le dos au médiévalisme. À quelques rares exceptions près, il est enseignant. Son investissement dans la recherche est proportionnel à la qualité des connaissances qu'il transmet à ses étudiants. Sa maîtrise des manifestations « populaires » du Moyen Âge ne peut que faciliter son transfert de savoirs vers un public, trop souvent non initié.

L'exigence intellectuelle ne saurait être dissociée du plaisir dans l'apprentissage. Même contrôlé et sporadique, le divertissement — aussi négativement connoté soit-il dans son acception pascalienne d'échappatoire de soi — devrait faire partie intégrante de toute transmission de savoir. Or, le médiévalisme est « récréation » au double sens du terme : d'une part, le plaisir, l'amusement, la détente, l'évasion, le rêve et la fiction ; d'autre part, la réécriture, la reconstitution et la revitalisation du passé.